



Bibliothèque nationale de France
Département de la reproduction

AVERTISSEMENT

Pour des raisons de conservation du document original, le recours à un microfilm a été privilégié pour réaliser cette reproduction. Le fichier qui vous est livré est donc en noir et blanc et non en couleurs.

En outre, si nous veillons à garantir la meilleure lisibilité possible, des défauts inhérents au microfilm peuvent subsister : défauts d'aspect et qualité des illustrations, notamment.

Nous vous remercions de votre compréhension.

NOTICE

Due to the preservation state of the original document, the use of a microfilm was favored to make this reproduction. Therefore, the delivered document is in black and white and not in color.

We ensure the readability of the text but some defects inherent to the microfilm may remain : defects in the appearance and quality of the illustration in particular.

We thank you for your understanding.

²⁷
L_n 10272.

JOBARD

EXTRAIT DU JOURNAL LA CÉLÉBRITÉ.

JOBARD

DIRECTEUR DU MUSÉE ROYAL DE L'INDUSTRIE BELGE

Vice-Président de l'Institut Polytechnique Universel

MEMBRE DE VINGT-SEPT SOCIÉTÉS SAVANTES

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

PAR

M. J.-A. LUTHEREAU,

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE L'INSTITUT POLYTECHNIQUE UNIVERSEL

Rédacteur en Chef du Journal *la Célébrité*.



IMPRIMÉ PAR CHARLES NOBLET,

Rue Soufflot 13.

PARIS

AU BUREAU DE L'INSTITUT POLYTECHNIQUE

6, RUE DE HANOVRE, 6.

1861

I

SOMMAIRE. — Les noms prédestinés et les noms malheureux; — Une repartie de l'avocat Senart en pleine audience; — Les noms vulgaires et les pseudonymes; — Une dissertation philologique; — Généalogie de Jobard, racontée par lui-même.

De même qu'il y a des noms prédestinés et heureux, il y a aussi des noms bien lourds et bien rudes à porter.

Ceux, par exemple, qui sont l'apanage d'un père valeureux ou célèbre et que les enfants ne peuvent pas toujours parvenir à soutenir ou à illustrer ; ceux qui, marqués au sceau de la bête et de la fatalité, sont condamnés à la honte et à l'oubli ; — ceux, enfin, dont la conformation syllabique et la consonnance vocabulaire sont tellement malheureuses, qu'ils prêtent au sourire et au ridicule.

JOBARD est au nombre de ces noms-là ; aussi a-t-il fallu que l'homme de talent qui le porte fût triplement doublé de l'homme d'esprit pour réussir à le faire saluer et accepter.

Je me souviens qu'en 1857 un grand procès fut intenté par tous les appareilleurs de gaz réunis pour faire tomber dans le domaine public un procédé de *cherche-fuites* nouvellement inventé. L'avocat impérial ayant cité à l'audience l'opinion de M. Jobard, de Bruxelles, l'auditoire se prit à ricaner, — car, en France, on rit de tout, même de son nom, jobard étant synonyme de niais, de crédule, d'actionnaire. — Mais aussitôt l'avocat Senart se leva et, avec cet esprit de repartie qui lui est familier, il se tourna vers le public et dit :

— Oui, Messieurs, JOBARD, qui, au lieu de *changer* son nom comme beaucoup d'autres . . , a préféré *l'illustrer*.

Cette saillie fit fortune et elle fut accueillie par un murmure tellement approbateur que le président fut obligé de dire aux huissiers : « Messieurs, faites faire silence, ou je vais faire évacuer la salle, »

La manie des changements a été tellement considérable ces temps derniers, que le gouvernement a dû aviser, afin de remédier à un état de choses qui menaçait de détruire de fond en comble l'arbre généalogique de toutes les familles.

Beaucoup de grands hommes aussi, ont eu le

travers singulier de changer leur nom, qui leur paraissait trop vulgaire, trop trivial, en un nom harmonieux ou sonore. Ainsi, M. de Buffon s'appelait tout bonnement *Leclerc* ; Fontenelle, *Lebouvier* ; de Crébillon, *Jolyot* ; Volney, *Chassebœuf*. Dancourt s'appelait *Carton* ; Voisenon, *Fusée* ; Marivaux, *Carlet*. Burette, l'historien Burette, s'est baptisé *Dubelloy* ; Jean le Rond s'est métamorphosé en d'Alembert et Caron s'est travesti en Beaumarchais. Ne voyons-nous pas le père Comère s'appeler Comire ; *Schwarzerdt* changer son nom en celui de Mélancton, le fameux réformateur et *Trapasso* se faire appeler Métastase ? Ne voyons-nous pas encore dans des temps beaucoup plus rapprochés de nous, Labrunie signer *Gérard de Nerval* ; Charles Deleutre, *Paul d'Ivoi* ; M. de Pène, *Nemo* ; Paulin Niboyet, *Fortunio* ; Henri Berthoud, *Sam* ; Fiorentino, *A. de Rovray* ; H. de Laage, *Henri Desroches* ; — Que sais-je ! — j'en trouverais des milliers. Une des plus charmantes cantatrices de ce temps-ci, Mlle Marie Dreulette, femme Cabu, n'est-elle pas connue sous le nom de Mme *Cabel* ? Enfin, Mlle *Cruvelli* avait italianisé son nom allemand de Cruweiler ; *Monrose* se nommait Louis Barri-zain ; Mlle *Mars*, du nom de son père, Boutet, et *Clairville*, le vaudevilliste, s'appelle Louis Nicolaire.

Jobard est tout simplement resté Jobard, bien

que dans sa vie de journaliste il se soit aussi permis quelquefois le pseudonyme. Mais comme c'est un des hommes les plus érudits de son temps et de son pays, qu'il a mis la main à tout, étudié tout, — même la philologie, — il s'est dit avec raison que l'étymologie de son nom était, sous une apparence trompeuse, beaucoup trop ravissante pour qu'elle puisse être changée en quoi que ce soit de mieux.

Jobard descend en ligne directe de la barbe de Jupiter, — *Jovis barba*. On ne peut avoir un plus riche état civil.

Voici, du reste, comment il explique lui-même sa généalogie céleste.

« I. E. O. A. sont les quatre premiers vocables que balbutia l'humanité, dont on fit : — JEHOVAH !

« Mais comme ce nom avait été déclaré *ineffable* (infandum) et qu'il fallait pourtant bien en parler, on le transforma en I E O A N, *Jesus, Zeus, Deus, Theos, Ian, Jehan, John, Ivan, Ianco, Iao, Iou*. — *Jovis barba, Jobard*, cousin de la joubarbe, frère de Bacchus, qui est sorti de la cuisse de Jupiter d'un coup de couteau, comme Minerve est sortie tout armée de son cerveau d'un coup de marteau ; tandis que le Jobard tombait de sa barbe d'un coup de peigne.

« Après l'expulsion de Jupiter et de sa dynastie, on se moquait des bacchusiens et des jobards, que les gamins de Rome poursuivaient des cris

d'Evolhé-Bacché, d'Evolhé barde, d'où est venue la risée qui s'attache encore à leur nom. »

Cette boutade philologique est charmante quant à l'origine *céleste* de M. Jobard ; mais elle ne prouve rien quant à l'origine humaine, et c'est celle-là que nous avons à examiner.

II.

SOMMAIRE. — La Révolution de 1789, les abbés et les religieuses en dehors du *parloir* ; — Naissance de Jobard, en 1792, grâce à ce bon M. de Robespierre ; — Chez le magister du village ; — Où il est question du *latinoir* de Langres, de l'athée Valferdin, du cardinal Morlot, et du maréchal Vaillant ; — L'école polytechnique ; — départ pour Groningue.

La révolution de 1789, si calomniée, fut certainement un grand acte d'émancipation politique ; mais comme tout ce qui sort des grandes crises sociales, la révolution enfanta des contrastes et des merveilles : — Jobard est un fruit de la révolution !

Entendons-nous bien cependant.

Baissey est un petit village de la Haute-Marne et dans ce village, qui fait partie du canton d'Apresy, il y avait, en 1789, deux jeunes gens qui, comme dans la fable de La Fontaine *les deux Pigeons*, s'aimaient d'amour tendre ; ce qu'ayant aperçu les grands-parents, ils fourrèrent la petite-fille au couvent et le jeune homme au séminaire

pour leur apprendre à contenir un peu mieux leurs émotions. La révolution éclata. Elle mit à la porte les abbés et les religieuses, qui se rencontrèrent en dehors de la grille du *parloir*. Nos deux jeunes gens achevèrent la fable commencée; ils se marièrent, et le premier né de cette union fut M. Jobard, fils d'un poète distingué qui devint plus tard président du canton d'Apsey et fut maire de Baissey pendant trente ans. Cette naissance date de 1792. C'est ce qui fait dire si spirituellement à M. Jobard qu'il doit la vie à ce bon M. de Robespierre, lequel avait donné la clef des champs à son père et à sa mère.

J'avais donc raison de dire que M. Jobard est un enfant de la révolution.

« Arrivé, — nous écrit-il, — à l'âge heureux où la jaquette se bifurque en pantalon comme la queue d'un têtard, on m'envoya recevoir des coups de fêrule chez le magister du village, à qui je faisais les *cornes*, le trouvant bête de me faire faire de grandes lettres, pendant que j'avais de petits doigts, pour arriver à faire de petites lettres quand j'aurais de grands doigts. »

Jobard avait deux frères, dont l'un a été lithographe à Dijon et l'autre professeur à l'Université de Kazan. Quand ils furent grands tous les trois, leur père les rassembla un jour et leur tint à peu près ce langage :

« Mes enfants, voulez-vous être riches et bêtes, ou pauvres et instruits ? mon patrimoine ne me

permet pas de vous offrir une autre alternative. » Sots que nous fûmes ! nous optâmes pour la science. On commença par m'enfermer dans un *latinoir* de Langres qui venait de s'ouvrir ; on me plaça entre deux jolis petits forçats bien peignés, qui sont devenus l'un l'athée *Valferdin* ; l'autre, le religieux cardinal *Morlot*, archevêque de Paris. — Singulier effet de la même instruction ! . .

« Après six ou sept ans de *que retranchés*, entrelardés de *plus-que-parfaits*, de *futurs passés*, de *pensums* et de *supins*, on m'envoya à Dijon dans une autre maison de détention et de *gérondifs* que je ne comprends pas encore, où se trouvait alors un gros garçon, un vrai piocheur, sans ambition et pas fier du tout, qui s'appelle aujourd'hui le grand *maréchal Vaillant*.

« On m'avait envoyé là à la recherche de ma vocation, comme Gérôme Paturot à la recherche d'une position sociale. Je suivis donc tous les cours qui se trouvaient ouverts dans l'ancienne capitale des ducs de Bourgogne. Je faisais de l'anatomie avec *Morland*, du dessin avec François *Devosges*, du modelage avec *Rude*, l'auteur de ce magnifique bas-relief de l'arc de triomphe de l'Etoile — *le Départ* ; — j'étudiais le droit romain avec *Jacotot* ; l'architecture avec le père *Antoine* ; la physique avec le père *Fleury* ; la philosophie avec un grand père jésuite très-maigre, dont le nom m'échappe ; du billard avec

Mazeau ; de la danse de corde avec *Godo* et du tambour avec un *tapin* de la garnison. Je commençais à rouler passablement, lorsque la police vint m'enlever ma caisse et interrompre ma vocation, sous prétexte que cela ennuyait les voisins ennemis des arts d'agrément. Si donc ma vocation ne s'est pas révélée, c'est peut-être parce que je faisais des armes avec mon maître de musique et de la musique avec mon maître d'escrime. »

Mais voyant qu'il ne se pressait pas de choisir un état, son père le conduisit à l'école polytechnique, quand on crut devoir l'expédier en Hollande, pour organiser le cadastre à Groningue après la réunion des Pays-Bas à la France.

III

SOMMAIRE. — Ce que fit Jobard à Groningue ; — En 1813 il sauve la tête et la caisse du gros des fuyards, pourchassés par Bulow ; — il arrive sans chapeau à Anvers et il est nommé par Carnot conducteur des travaux de la marine à Helvoetsluys ; — D'Anvers à Lille ; — La défense de Langres et les 30,000 hommes de Colloredo ; — Son retour en Hollande sur la demande du gouvernement des Pays-Bas ; — Le roi Guillaume lui accorde l'*indigénat* et on l'envoie continuer ses opérations cadastrales à Maestricht ; — Sa démission.

Voilà donc Jobard expédié à Groningue, au fond de la Hollande, comme second d'un M. Tavernier, vérificateur du cadastre, qui ne savait

pas le premier mot de son métier. Il y resta de 1811 à 1814, trois années pendant lesquelles il installa et dirigea le cadastre du département de l'Ems-Occidental.

« Voyez la chance, me disait-il un jour, à 18 ans, j'étais ignorant et je gagnais 9,000 fr. par an ; aujourd'hui que j'ai travaillé 50 ans à m'instruire j'en gagne moitié moins. De sorte que, en suivant la progression inverse, si j'arrivais à être le plus savant homme du monde, j'en serais réduit à mourir de faim. Ah ! si j'avais suivi les conseils de mon père et que je fusse resté ignare, je n'aurais pas aperçu les sottises de mes chefs, je ne me serais pas fait d'ennemis et je serais peut-être devenu millionnaire ou ministre, comme plusieurs de mes camarades de lycée, qui me trouvent parfaitement bête d'être resté pauvre. »

Ceci est un brillant paradoxe, et ce paradoxe fût-il une vérité, qu'il ne faudrait pas encore conclure de là que l'instruction est inutile et qu'elle ne conduit pas à la fortune. Si Jobard n'a pas atteint ce but auquel a droit de prétendre tout homme qui travaille, cela tient à des causes exceptionnelles, particulières, que nous expliquerons plus tard.

Toujours est-il qu'il se trouvait à Groningue, en 1813, lorsque les chasseurs de Bulow se présentèrent pour en déloger les Français, qui pour la plupart furent jetés dans les canaux par

la populace furieuse contre les droits-réunis. Jobard seul, entre tous les Français placés dans leurs nouveaux emplois, avait un avantage : il connaissait la langue du pays ; ce qui le sauva et lui permit de rendre des services tellement signalés au gros des fuyards, à *Franckeer* et à *Harling*, que les préfets, sous-préfets et administrateurs des deux départements, reconnaissants de ce qu'il avait sauvé leurs têtes et leurs caisses, signèrent tous une demande de décoration pour l'auteur de ces services.

Nous n'entrerons pas dans les détails d'un long feuilleton historique, publié plus tard par M. Jobard dans le *Courrier des Pays-Bas* et intitulé : *Débauche de la Hollande*, bien que ce soit une des relations les plus exactes que nous possédions sur cet épisode de la chute du premier empire ; mais il nous éloignerait trop de notre sujet et nous ferait entrer dans l'appréciation d'un fait auquel d'ailleurs notre jeune géomètre est parfaitement étranger.

Toujours à l'aide de la langue hollandaise, Jobard parvint à traverser Amsterdam, Harlem, Leyde et Rotterdam en feu ; mais, sans argent, il dut vendre ses instruments géodésiques, ses habits brodés, son chronomètre, et ce fut avec 8 florins qu'il gagna Dordrecht, où flottait le drapeau tricolore, qui fut abattu une heure après par les frégates anglaises.

A la première bombe il s'enfuit vers Anvers,

où il arriva sans chapeau chez son compatriote Carnot, qui le nomma d'emblée et sans examen conducteur des travaux de la marine à Helvoetsluys. Il n'y était pas encore arrivé que les Anglais s'en emparèrent. D'Anvers il gagna Lille dans la voiture du directeur des douanes Letourneur, qui l'avait ramassé sur la route, lui offrant généreusement mille francs dont-il ne voulut prendre que trente pour gagner Paris.

Il y arriva juste à temps pour se signaler sur les hauteurs de Belleville, où on l'attela à une pièce de canon. Mais un des servants de sa pièce ayant eu les deux mains emportées, il profita de cette occasion pour donner le bras au blessé et le conduire à l'ambulance du Gros-Caillou. On l'envoya ensuite avec 4 ou 500 résidus de la conscription défendre Langres, dont Colloredo voulait forcer les portes avec 30,000 hommes. La petite troupe tint en échec le général pendant huit jours, Colloredo croyant avoir affaire à la vieille garde ; la garnison dut cependant capituler et obtint de sortir avec armes et bagages, c'est-à-dire avec les honneurs de la guerre.

Mais comme rien ne sortait, l'ennemi furieux entra la baïonnette en avant, remplit littéralement toute la ville, cherchant partout la garnison, qui le regardait passer en habit bourgeois.

Après ces tristes campagnes, qui ont valu depuis à M. Jobard la *médaille de Ste-Hélène*, il retourna dans son village, déposa son épée de

lieutenant et, comme Cincinnatus, il se reposa dans le doux far-niente de la chasse et de travaux plus sérieux qu'il méditait déjà dans sa jeune tête de 22 ans.

Pendant ce temps, la paix de l'Europe se raffermissait, le gouvernement des Pays-Bas se reconstituait et l'un de ses premiers soins fut d'achever tous les travaux du cadastre, commencés avant la débâcle. Une dépêche du gouvernement nouveau invitait Jobard à reprendre ses fonctions, si cela lui convenait. Or, cela lui convenait d'autant mieux qu'il venait d'écrire, sans autre résultat que de flatter sa petite vanité d'auteur, une de ces tragédies en cinq actes et en vers que tout échappé du collège entreprend pour détrôner Racine. Je dois à l'honneur de la vérité de déclarer que la gloire de Racine n'en a nullement souffert. Aussi Jacotot, son ancien maître, après avoir passé trois heures à la lire, lui conseilla de la mettre au fond d'une malle et de n'en pas plus révéler l'existence que d'un crime.

M. Jobard retourna donc en Hollande, où le roi Guillaume lui accorda l'*indigénat*. On l'envoya arpenter à Maestricht; mais là il se trouva encore aux prises avec un chef ignorant et vaniteux, qui lui suscita tant d'avaries, que Jobard donna sa démission et vint à Bruxelles, où il fonda la première lithographie du monde, puisqu'en 1828 elle remportait déjà le premier prix au *concours général* ouvert par la Société

d'encouragement. En 12 ans, de 1818 à 1830, il réalisa deux millions; nous allons voir comment M. Jobard, qui devrait être riche, les a perdus.

IV.

SOMMAIRE. — Introduction de la lithographie en Belgique; — Le secret d'Aloys; — Une *dalle* du cabinet Dekain; — Essais chez le duc d'Arenberg; — Le *genièvre* et le *faro* tuent la lithographie; — Arrivée de M. de la Tour du Pin, de M. et de Mme Duval de Mercourt; — M. Duval est nommé lithographe en titre de S. M. le roi des Pays-Bas; — On le place aux *Minimes*, où il ne fait rien de bon; — Les armoiries de M. le baron de la Tour du Pin; — Perquisition de la police pour retrouver le jeune homme qui les avait dessinées; — Résultat de cette perquisition; — une place de 1,200 fr.; — On vend l'imprimerie et le dessinateur à Weyssenbruch; — Une *lettre* de change de 56,000 fr.; — Jobard devient chef d'atelier.

Il s'agit ici d'une question d'histoire; et comme Jobard a mis la main à cette question d'une façon très-directe et très-active, il importe de la vider en entrant dans quelques détails très-précis. Je dois, du reste, la communication de ces documents à M. le vicomte Hector de Robertval, dont nous avons déjà publié, dans la *Célébrité*, quelques fragments de l'*Histoire de l'art flamand aux XVIII^e et XIX^e siècles*.

La découverte de la lithographie par Aloys Senefelder date de 1800; mais on n'en eut connaissance que 18 ans après en Belgique, où l'un des frères de l'inventeur, renvoyé de la

maison paternelle pour sa bonne conduite, vint chercher à vendre à Bruxelles ce qu'il appelait le *secret d'Aloys* (1).

Il s'adressa d'abord à Dekain, directeur du cabinet de minéralogie, qu'il avait formé et auquel il mit le feu après avoir avalé un flacon d'acide prussique éventé, parce qu'on voulut lui en retirer la direction.

Senefelder *junior*, qui s'était enfui avec une pierre de Munich, avait été obligé de la laisser pour gage dans un cabaret de la route. Or, il arracha une dalle du cabinet Dekain, sur laquelle il dessina quelques grossières esquisses et tira quelques épreuves. Cela suffit pour que le duc d'Arrenberg lui offrit un logement dans son palais de la rue des *Petits-Carmes*, en prenant à sa charge toutes les dépenses d'essai. Ce fut là qu'Edouard Mary, de Craene, Marchal, Marnette firent leurs premières tentatives, tentatives d'autant plus malheureuses que le maître n'en savait pas plus que les élèves, dont il massacrait les meilleurs dessins soit en les préparant mal,

(1) Dès 1799, Senefelder avait un privilège du roi de Bavière, Maximilien Joseph ; mais il n'avait encore obtenu que des caractères en relief, lorsque le hasard vint le mettre sur la trace de la vraie découverte. En 1800, il prend un brevet à Londres ; en 1802, il envoie son frère en prendre un à Paris, et le peintre Bergeret tente quelques essais. En 1807, Choron achète le procédé pour l'appliquer à la gravure de la musique, et, en 1816, le comte de Lasteyrie se rendit acquéreur de la recette et partagea avec Engelmann, qui avait établi une imprimerie à Mulhouse, la gloire d'avoir introduit la lithographie en France.

soit en essayant de les imprimer. Le malheureux, toujours altéré, faisait une énorme consommation de genièvre, assurant que cela était nécessaire à la préparation de ses pierres ; — et on le croyait.

Mais quand on se fut aperçu que, plus on lui fournissait de liquide, moins l'art avançait, on le pria d'aller porter son *secret* ailleurs.

Peu de mois après, M. de la Tour du Pin arriva en qualité d'ambassadeur à Bruxelles, traînant à sa suite M. et Mme Duval de Mercourt, ses protégés. Il fit nommer d'emblée le mari lithographe de S. M. le roi des Pays-Bas. — Louis XIV avait dit : « Je peux bien faire un duc ; mais je ne saurais faire un gentilhomme. » Le roi Guillaume ne fut pas plus puissant. Il ne put jamais faire un lithographe de M. Duval, lequel n'avait eu que le temps de demander quelques recettes au comte de Lasteyrie, qui venait de les faire acheter lui-même à Munich par son valet de chambre Vilain.

Le gouvernement hollandais n'en donna pas moins un local gratuit aux Minimes à son lithographe. Celui-ci le remplit de presses, ou plutôt de squelettes de presses qui n'ont jamais servi qu'à faire du feu. Mais M. de Mercourt se trouvait dans un embarras extrême : il fallait produire et justifier la faveur dont il avait été l'objet. On faisait essais sur essais ; jamais il ne sortait rien de l'établissement des Minimes. L'ambassadeur, de son côté, moralement engagé, poussait

Duval à produire ; bref, un jour, il promit à M. de la Tour du Pin que le soir même, il lui apporterait une épreuve de son blason lithographié.

Duval se trouvait plus embarrassé que jamais. Il voulait envoyer la lithographie à tous les diables, lorsqu'un jeune homme vint demander la permission de visiter son établissement.

Il eut d'abord la pensée de refuser ; mais que pouvait-il craindre ? Il avait tout à gagner et rien à perdre : il fit donc introduire l'inconnu. C'était un grand jeune homme noir, à l'œil vif, à la figure ouverte et spirituelle. Il s'aperçut bien vite qu'il avait affaire à quelqu'un qui en savait plus que lui. Il lui conta donc l'embarras dans lequel il se trouvait, la promesse faite à l'ambassadeur le matin même, promesse qu'il ne pouvait réaliser *faute de dessinateur*.

— N'est-ce que cela ? reprit le jeune homme ; il me faut trois heures pour dessiner ce blason.

M. de Mercourt prit littéralement le jeune homme au collet, le fit asseoir, lui apporta une pierre, lui tailla son crayon, délaya son encre et le pria de lui rendre ce service. Au temps indiqué, le dessin était fait et fut imprimé avec un succès que le hasard, bien plutôt que le talent de l'imprimeur favorisa.

Grand triomphe, le soir, à l'ambassade.

— Qui donc a dessiné cela ? demanda M. de la Tour du Pin.

— C'est un jeune visiteur dont je ne sais ni

le nom ni l'adresse, répondit M. Duval de Mercourt, mais il habite Bruxelles.

— Faites-le donc rechercher, reprit l'ambassadeur, et assurez-vous de lui à tout prix ; il y a là quelque chose, vous n'avez encore rien produit de semblable.

Le lendemain, la police découvrit le coupable. Le jeune homme noir n'était autre que notre géomètre de 1^{re} classe, lequel dégoûté du cadastre, avait donné sa démission pour venir faire des essais de lithographie à Bruxelles.

Le résultat de cette visite fut que M. de Mercours'attacha Jobard avec des appointements de 4,200 f., quand il venait d'abandonner une place qui lui en rapportait neuf mille. Mais qu'est-ce que cela fait quand on est jeune, que l'on a de l'avenir et que l'on marche à pleines voiles dans la vocation que l'on s'est choisie ? Jobard se mit au travail nuit et jour, composant des recettes, faisant des milliers d'essais d'encre et de crayons, car on n'avait rien alors, il fallait créer tout et chacun cachait tout.

Le premier ouvrage régulier qu'il dessina furent les Annales d'histoire naturelle par Bory de St-Vincent, Van Mons et Drapiez, qui s'étaient associés avec de Mercourt ; mais les créanciers de ce dernier arrivèrent, de sorte qu'il fallut passer l'établissement à M. Weyssenbruch, imprimeur de la cour, afin d'éviter un désastre. On dressa un acte régulier par lequel ce dernier s'en-

gageait à payer toutes les dettes criardes du cessionnaire, et l'établissement avec le dessinateur furent transférés chez M. l'imprimeur du roi, de Mercourt en ayant toujours la direction. Weyssenbruch avait déjà payé 14,000 fr., lorsqu'un jour on présenta par huissier, une traite et un compte de 56,000 fr. à charge de Duval. Il fit venir son directeur, l'invita à mettre tablier bas, à ne plus reparaître dans la maison, et il nomma Jobard chef de son atelier de lithographie, qui contenait alors huit dessinateurs et autant d'imprimeurs.

Le nouvel élu n'accepta qu'à la condition de mettre tout le monde à la porte ; resté seul, il fit merveilles ; à tel point que Weyssenbruch lui dit un jour :

— Mon ami, je suis content de vous ; je vous associe pour moitié dans les bénéfices avec deux mille francs de fixe.

C'était grand et généreux ; mais, au bout de deux ans, l'associé, ne voyant rien venir, demanda une audience à son maître et lui tint exactement ce langage :

— Patron, vous ne pouvez pas, ou ne voulez pas me payer ; dans le premier cas, je me retire ; dans le second, je m'en vais.

— Mais, Monsieur, vous ne le pouvez pas, mon contrat....

— Oui, je le sais, vous m'avez acheté avec le matériel ; je me suis laissé vendre, mais les

30,000 francs que je vous ai produits sans en toucher une obole, me servent de rançon. Vous m'avez défendu de travailler la nuit, prétendant que mes yeux vous appartenaient : moi, j'ai travaillé. Je me suis fait un atelier et je vous offre mes services avec mes salutations.

Nous sommes en 1825. Ce fut à dater de ce moment que la lithographie, en Belgique, commença à prendre de sérieux développements. Jobard s'entoura d'un groupe d'artistes jeunes et entreprenants, dont il guida les premiers pas dans cette voie nouvelle. Il devina Madou, Kreins, Van Hemelryk, Kühnen, Sturm, Collon ; il eut pour collaborateurs Vanderhaert, Desguerrois, le chevalier de la Barrière et une foule d'artistes et d'imprimeurs qui répandirent la lithographie dans les Pays-Bas.

Mais la concurrence et la révolution de 1830 vinrent ruiner la célèbre lithographie royale et fournir motif à faillite à la plupart de ses correspondants. Après avoir remboursé 60,000 fr. de traites, Jobard allait rouvrir ses ateliers, quand il apprend que la plus grande partie des artistes et des ouvriers qu'il avait formés venaient d'être embauchés par le ministère pour l'établissement d'un *dépôt de la guerre*, que le gouvernement venait de décréter.

— Que vouliez-vous qu'il fit seul, assis sur ses 7,000 pierres, comme Marius sur les ruines de Carthage ?

Il se fit journaliste, inventeur et moraliste.

V.

SOMMAIRE. — La contrefaçon avant la loi de 1852 ; — Dix-sept fois chevalier ; — Le *Courrier des Pays-Bas* et la *Revue des revues* ; — Création du Musée de l'Industrie ; — On met une sourdine à l'idée ; — Le *Bulletin de l'industrie belge* et le comité de censure ; — Un porte-crayon d'or et un billet de Ferdinand-Philippé d'Orléans ; — On refuse Jobard comme commissaire belge à l'exposition universelle de 1855, mais en revanche il est nommé président de quatre sections à Dijon ; — Officier de la Légion d'honneur ; — On lui supprime son logement et ses frais de correspondance ; — Le pourquoi de ces petites misères ; — La tournure d'esprit de Jobard.

Avant la loi de 1852, qui règle les rapports de la propriété littéraire entre la France et la Belgique, ce petit pays était un repaire de confacteurs très-audacieux. On y détroussait les passants. de l'esprit, du drame, de l'histoire, de la philosophie, du roman, sans la moindre vergogne, et personne, ayant un livre neuf sous le bras, ne se fût attardé dans les environs de la rue des Sables, de la montagne, ou sur le boulevard de Waterloo, sans être armé jusqu'aux dents. Il y avait là trois officines dangeureuses dans lesquelles on eût mis le livre nouveau au pilon pendant la nuit et d'où, le lendemain matin, il fût ressorti parfaitement contrefait. — Contrefait est le mot. Les forbans étaient comme

les inquisiteurs : ils faisaient subir aux livres toutes sortes de tortures et de mutilations.

La révolution de 1830 ne changea rien à cet état de choses. Au contraire, l'exaltation fébrile du moment donna une nouvelle impulsion à la piraterie, qui prit alors de très-grandes proportions. Un seul libraire de Bruxelles trouva à ce métier-là le moyen de se faire nommer dix-sept fois chevalier ; — de quoi ? Je ne le sais ; mais toujours est-il qu'il portait une brochette de décorations à faire pâlir un ambassadeur.

Jobard ne donna dans aucun de ces travers-là. Il ne commit pas d'actes de piraterie et déjà, dès cette époque, il défendait dans le *Courrier des Pays-Bas* les droits sacrés des inventeurs et de la propriété. De 1828 à 1831 il collabora, on peut dire seul, à la *Revue des revues* qu'il avait fondée.

C'est de cette époque que date la reconstitution du *Musée de l'industrie belge*, à laquelle son nom doit rester attaché.

La nation venait de s'émanciper et de se constituer en se séparant violemment de la Hollande. Il lui fallait des hommes nouveaux et des idées nouvelles. Jobard rédigea dans un mémoire le plan d'organisation d'un musée industriel progressif et il le fit présenter aux Chambres. Celles-ci l'acceptèrent en demandant que l'auteur du mémoire voulût bien se charger de son exécu-

tion. Malheureusement, dès le principe, on mit une sourdine à l'idée de Jobard en plaçant à côté et au-dessus de lui une commission pour cataloguer tous ses mouvements. Le *Bulletin de l'industrie belge* fut fondé ; mais il était interdit au directeur du musée d'y insérer une ligne sans qu'elle eût été visée par ce comité de censure. Il est résulté de là que Jobard a publié ses meilleurs livres, exécuté ses meilleures inventions à ses frais et toujours en dehors du monde officiel. C'est ainsi que son beau travail sur l'exposition de Londres, qui a été reproduit par la plupart des journaux français et anglais, a été repoussé du *Bulletin* par ce comité qui, du reste, ne peut rien sans le ministère qui l'a nommé.

Tout le monde heureusement ne partageait pas cette opinion. Après l'exposition de 1839, feu S. A. R. le duc d'Orléans, qui se connaissait en bons livres et en esprit, ayant lu le rapport fait par Jobard, lui fit parvenir immédiatement un porte-crayon d'or surmonté d'un gros diamant avec le charmant petit billet d'envoi que voici :

« Quand on sait si bien prendre des notes, il ne faut pas perdre son crayon ; si cet accident vous arrivait jamais, veuillez vous servir du mien.

« FERDINAND-PHILIPPE. »

Louis XV n'aurait pas mieux dit. — Ceci n'empêcha pas le gouvernement belge de re-

pousser Jobard comme son représentant officiel à l'exposition universelle de 1855. MM. Raimbeaux et Ch. de Brouckère poussèrent même la courtoisie jusqu'à lui retenir sa carte d'entrée à la séance de distribution des médailles et à effacer son nom de la liste des invités au palais royal, nom que le prince Charles rétablit d'autorité.

En revanche, il fut nommé président de quatre sections différentes à l'exposition de Dijon ; il publia un très-bon journal pendant tout le temps que dura cette solennité industrielle, et, par le télégraphe de Biarritz, à la suite de l'exposition, l'Empereur Napoléon III lui envoya sa nomination d'*officier* de la Légion d'honneur.

Mais cela ne fit pas plaisir au gouvernement, qui jusqu'à ce jour a oublié de le faire simple soldat de l'ordre de Léopold. On redoubla donc envers Jobard de sévérités comme on le ferait envers un écolier indocile et on lui fit subir une foule de petites avanies. Ainsi, on ne lui accorda pas plus de quinze jours, selon le règlement, pour aller remplir à Rouen, à Strasbourg, à Bordeaux, à Besançon et à Saint-Dizier les fonctions de membre du jury, auxquelles on l'avait appelé ; mais on y envoya des favoris qui gardèrent un prudent mutisme, car après les rapports de Jobard, il n'y a plus guère de rapporteurs possibles, en Belgique. On fit plus : après ses frais de logement, on lui supprima ses frais de correspondance, qu'il touchait depuis 18 ans. Si bien

qu'un étranger, qui se trouvait dans son bureau au moment où il reçut la dépêche ministérielle, s'offrit spontanément à remplacer l'administration dans cette circonstance.

Ceci me rappelle un trait du banquier Mendelshon de Berlin, envers le baron de Humboldt. Ayant appris que ce savant allait être obligé de déménager sa bibliothèque et s'en affligeait beaucoup, il fit immédiatement acheter la maison et envoya le titre de propriété à Humboldt. Jobard n'accepta pas l'offre qui lui était faite si généreusement ; mais elle n'en restera pas moins comme un témoignage de l'estime que son talent et son désintéressement inspirent à tous ceux qui le connaissent.

Pour les gens qui ne le connaissent pas, il doit y avoir une cause à tant d'ingratitude, après tant de services rendus. Il y en a une, en effet, et c'est une faute irrémissible. Jobard est un homme de talent dans toute l'acception du mot. Il possède surtout cet esprit de critique qui, sans être méchant, s'éparpille en fusées brûlantes et revêt souvent une forme âpre et sarcastique. C'est là le motif sérieux de cette succession de petites disgrâces. Journaliste, il a fait beaucoup de trous à l'amour-propre et à la vanité d'un tas de niais qui ne le valent pas, mais qui, se sentant blessés, se sont redressés et l'ont mordu au talon.

L'amour-propre irrité ne pardonne jamais !...

De là une multitude de petites rancunes, qui

se traînent à plat ventre dans l'ombre et se traduisent sous mille formes tracassières. De là des vexations. Au lieu de se faire aimer, Jobard s'est fait craindre. S'il eût été plus souple et plus rampant, il fût entré dans les conseils du gouvernement, d'où la tournure gênante de son esprit frondeur l'a fait éloigner. Jobard n'en est pas moins un excellent homme, un très-aimable causeur, qui vous étonne par l'imprévu et la vivacité de ses raisonnements et vous subjugué très-facilement par le charme de sa parole. Cette faculté de bien dire et d'intéresser se retrouve, du reste, dans tous ses livres, qui ne sont très-souvent que la continuation de ses ravissantes conversations.

Nous n'avons encore rien dit des inventions et des écrits de Jobard ; mais la liste en est tellement considérable, qu'elle formera à elle seule l'objet de nos prochains chapitres.

VI

SOMMAIRE. — Caractère de Jobard journaliste ; — Nomenclature de quelques-uns de ses articles dans cette première période ; — Deux anecdotes et un quatrain ; — Un journal *quotidien* à six francs par an ; — Pourquoi le directeur du Musée de l'industrie belge, n'est pas de l'Académie ; — Jobard fabuliste ; — Trois de ses apologues.

Nous avons dit que Jobard s'était fait journaliste, inventeur et moraliste après ses désastres

de 1830; mais, pour lui, ce n'était pas un pis-aller comme, pour tant d'autres, qui embrassent cette profession par délasement ou par désœuvrement, sans en connaître les périls et les difficultés. Il se fit journaliste parce que ses instincts et la tournure rabelaisienne de son esprit l'y portaient; parce qu'il aimait l'action et la lutte; parce qu'enfin, imagination ardente et toujours en travail, c'était un moyen de mettre au jour des idées qui l'étouffaient. Il avait l'humeur badine et le tour railleur. Aujourd'hui même encore, dans le *Progrès international* auquel il collabore activement, je ne connais guère d'articles où la facétie ne côtoie de très-près le raisonnement le plus serré et le plus absolu. C'est même à cette façon humoristique de produire ses idées, qu'il a dû quelquefois de ne pas être pris au sérieux.

Et pourtant personne au monde n'est plus sérieux que Jobard. La nomenclature seule de quelques-uns des articles faits par lui dans cette première période de sa carrière suffira pour établir ses titres de publiciste.

De 1833 à 1840, il a publié dans divers journaux ou recueils périodiques les articles suivants: Coup d'œil sur la propriété de la pensée; — Projet de loi sur les brevets d'invention; — Défense du chemin de fer contre les concessionnistes; — Observations sur l'endosmose; — Connaissance de la vapeur par les Chinois; — De l'u-

tilité des sots dans l'ordre social; — Nouvelle thérapeutique ou médecine externe; — Invention et description du phortomètre; — Opinion d'un sauvage sur notre enseignement; — Rétablissement du royaume de Jérusalem (conte); — Invention et description de la polygraphie; — Trop d'avocats, trop peu d'industriels; — Projet de loi sur le transport des livres par la poste; — Ce que c'est qu'un ingénieur; — Projet d'une société expérimentale d'industrie; — Appel aux hommes du progrès; — Dernière expression des chemins de fer; — L'industrie, la science et les arts considérés comme base du gouvernement de l'avenir; — Du chaos législatif et de l'impuissance de nos 50,000 lois sur le bonheur du peuple; — Gédéon, ou la leçon de commerce; — Des causes de la gaieté chez les différents peuples du globe; — Le latin considéré comme la cause des révolutions; — Nouveau système du monde par un Chinois; — Révolution dans la librairie; — Nouveau gouvernement économique; — Notice sur l'instruction publique; Du médecin et de l'avocat dans l'ordre social; — De la nécessité et des moyens de reconstituer la société; — Le plus sombre avenir; — L'Angleterre en 2840; — Révélation d'un somnambule sur l'avenir de la Belgique sous le régime de la liberté d'association; — Des avantages et dangers du magnétisme vital; — Du psychisme oriental; — etc., etc.

J'ai dit que Jobard était essentiellement journaliste, qu'il aimait la lutte et avait l'humeur batailleuse, enjouée, sarcastique; en voici quelques preuves :

Un jour, l'*Indépendant*(1), journal de Bruxelles annonce triomphalement que le *Courrier belge* avait paru la veille sans article de fond. Il paraît que dans ce temps-là c'était un crime de lèse-journalisme, puisqu'un *aimable confrère* prenait le soin de le signaler à l'attention publique. Le lendemain, Jobard répond dans le *Courrier* par le quatrain suivant :

« Hier, l'*Indépendant*, journal grave et profond,
A surpris le *Courrier* sans article de fond ;
Pour nous, en le lisant, même avec nos bésicles,
Nous ne trouvons jamais de fond dans ses articles. »

M. Faure se tint pour satisfait.

Un autre jour, le *Lynx* (espèce de *Charivari*)

(1) L'*Indépendant* est la première forme et le premier titre de l'*Indépendance belge* actuelle ; il avait été fondé par un Français ayant habité la Belgique une grande partie de sa vie. Après avoir rétrocédé l'*Indépendant* à M. Perrot, M. Faure créa l'*Etoile belge*, le premier journal *quotidien et politique* à six francs par an. Les méchantes langues et les statisticiens les plus consommés, — même M. de Girardin, qui a inventé la presse quotidienne à 38 fr., — n'ont jamais pu comprendre comment on pouvait donner pour six fr. par an un journal qui, frais de composition, d'impression, de papier et de poste compris (sans timbre et en ne calculant qu'à 2 cent. 1/2 par numéro) devait au moins coûter à son éditeur 8 fr. 70. Mais, en librairie comme en politique, il y a des mystères insondables.

risque une attaque contre le *Courrier* : Jobard, qui avait droit au double d'insertion de lignes d'après la loi, lui envoie par huissier, pour sa réponse, cinq *pater* et cinq *ave* avec sommation d'insertion : le malin journal répliqua longuement. Jobard riposta par l'insertion judiciaire des *Litanies des saints* et de trois *De profundis*. Le *Lynx* en perdit la vue et succomba sous cette oraison funèbre prononcée par lui-même. Les rieurs, bien entendu, se trouvèrent du côté de Jobard. — C'était d'ailleurs de bel et bon esprit.

En 1855, un ancien préfet, ex-auditeur au Conseil d'Etat, le comte Milon de Villiers, vint à Bruxelles et visita le directeur du Musée de l'industrie. Jobard lui fit remettre à son hôtel quelques poignées de brochures et de livres, en s'excusant de lui prendre un *pied cube* chez lui.

Or, le comte Milon de Villiers, qui était un gourmet très-délicat, fureta dans toutes ces brochures, et il écrivait à l'*Illustration* : « Ce que j'y ai trouvé de science réelle, de philosophie positive et de vérités saisissantes est incroyable. » Puis, comme il avait remarqué que plusieurs de ces écrits portaient après la signature cette souscription bizarre : « *Membre étranger à l'Académie de Bruxelles*, » il vint en demander l'explication à Jobard.

— « Parbleu, répliqua celui-ci, c'est que le fait est réel, et c'est de ma faute. J'ai enfreint les statuts de la société qui veut qu'on ait écrit un

ouvrage pour être admis. Or, comme j'ai écrit deux cents et que dépasser le but n'est pas l'atteindre, on n'a pas voulu de moi. Et puis franchement je n'aurais pas pu y tenir ; il m'eût été impossible d'écouter ces graves petits riens qu'on appelle fastueusement les *travaux de l'Académie royale*.

« Je suis persuadé que si un homme de quelque valeur ne travaillait pas plus que les deux ou trois cents actionnaires de ces caisses d'épargne de l'esprit humain, on l'appellerait fainéant.

« Je préfère d'ailleurs que l'on me demande pourquoi je ne suis pas de l'Académie. Je peux au moins répondre que je suis un *know-nothing* (un ignorant), ce qui n'est plus permis quand on en est. Je ne tiens pas à passer pour un homme *grave, profond et sérieux*, car ce sont autant de termes injurieux. On appelle par politesse *graves*, ceux qui sont *lourds* ; *sérieux*, ceux qui sont *tristes* ; *profonds*, ceux qui sont *creux*. Vous n'avez qu'à regarder autour de vous pour vérifier le fait.

— Ceci, répondit le comte Milon, n'est pas une règle générale.

— Oh ! non, il y a des exceptions. Je connais beaucoup d'hommes qui doivent leurs succès à quelque infirmité cachée qui les préoccupe sans cesse. Et, comme ils ne discutent jamais, leur silence imperturbable captive la confiance. Comme ils ne s'émeuvent pas de peur de déran-

ger le bandage, on vante leur discrétion, leur sagesse et leur capacité indiscutable, — surtout s'ils n'ont rien écrit.

« Je conseille aux hommes d'un mérite réel d'employer la moitié de l'esprit qu'ils ont à cacher l'autre moitié, ou à se procurer quelque maladie chronique qui les rende moroses ou bourrus ; — moyen certain de captiver les suffrages de ses concitoyens.

« Celui qui se porte bien et n'a pas la conscience bourrelée rit et plaisante volontiers ; on dit alors de lui : — « Ce n'est pas un homme sérieux. » — S'il marche allègrement faute de cors aux pieds, on dit : « C'est un homme léger. » S'il fait des vers, on le regarde comme incapable de rédiger une circulaire ministérielle.

— « J'ai beaucoup ri, ajoute M. Milon de Villiers, de cette boutade sarcastique et je n'ai pas été surpris que ce démocrite moderne, machiniste, chimiste, inventeur, publiciste, etc., fasse aussi des fables. »

En effet, Jobard est un de nos meilleurs fabulistes — quoique inventeur breveté S.G.D.G., — et il a fait un nombre considérable d'apologues que M. le chevalier de Florian n'eût pas hésité un seul instant à signer. Je citerai seulement un exemple.

En 1848, la révolution du boulevard des Capucines électrisa toutes les têtes ; mais Jobard qui voyait arriver cet événement considérable à

travers cinq cents kilomètres de brouillards, n'en discerna pas moins bien, tout d'abord, la silhouette ; aussi sa verve railleuse se mit-elle à courir le logis et il composa trois apologues, qu'il intitula : *l'Égalité, la Liberté, la Fraternité* (trois fables). L'épigramme était sanglante ; aussi, sur la représentation que lui fit son éditeur qu'il pourrait bien avoir quelque chose à démêler avec le procureur de la république voisine, il modifia ainsi le titre :

TROIS FABLES.

Liberté, égalité, fraternité.

On verra que Jobard manie tout aussi bien la plume du moraliste que celle de l'économiste.

L'ÉGALITÉ.

A bas les ormes et les frênes !
A bas les hêtres et les chênes !
Et tous ces géants des forêts,
Qui font un éternel dommage
A la ronce, à l'épine, aux chardons, aux genêts !
Il faut à tous égal partage
De terre et d'air, de lumière et d'ombrage !

Sans les taillis le gazon grandirait,
La mousse aussi s'élèverait ;
Car, devant les lois générales,
Toutes les plantes sont égales !...
Obéissez à Dieu, qui parle par ma voix !
Pas de pitié, pas de miséricorde !

Mettez tous ces bois en corde,
Et même les arbres à fruit ;
Et, qu'à la fin de la journée,
Tout soit tombé sous la cognée.

Enfin, c'est fait, tout est détruit !...
Vous allez voir, comme dans cette enceinte,
Va régner l'égalité sainte !
Comme tout grandira, l'été,
Au soleil de la liberté !
En effet, la saison suivante,
On vit la ronce triomphante
Monter au niveau du chardon ;
Le pas-d'âne et le liseron
Se pavaner, d'un air superbe,
Au milieu de la mauvaise herbe,
Qui dominait dans le canton :
Mais leur règne ne fut pas long.
Au bout de la seconde année,
Cette forêt, guillotinée,
A perdu son *égalité*,
Et la sève aristocratique
Retrouvé son allure antique,
Présent de la divinité.

Chêne redevient chêne,
Buisson reste buisson,
Frêne redevient frêne,
Chardon reste chardon,
La mousse reste mousse,
Et tout enfin repousse
Exactement
Comme devant.

MORALITÉ.

Républicains, Socialistes,

Radiciaux et Communistes,
Quand vous aurez tout rasé,
Tout démoli, tout embrasé;
Quand vous aurez coupé la tête
A tous les grands, à tous les gens d'esprit,
Le sot en sera-t-il moins bête,
Et le nain moins petit?

LA LIBERTÉ.

Au diable les rois et les lois,
Les remontrances de mon père
Et les contes bleus de ma mère;
Je veux jouir de tous mes droits !

Plus de langes, plus de lisières,
Plus de croyances mensongères,
Je suis un homme ; et par ma foi,
L'homme de la terre est le roi :

*Liberté chérie,
Seul bien de la vie,*

Je te dois la félicité

De marcher dans ma bride et dans ma liberté !!
— Ainsi chan'ait, en battant la campagne,
Un lycéen sorti des murs de Charlemagne.

La nuit vient, et la pluie, et le vent, et le froid ;
Pas de pain, pas d'argent, et pas le moindre toit
Pour abriter le pauvre diable
Durant cette nuit lamentable.

Vaine leçon

Pour ce disciple de Proudhon,
Le jour renaît, avec lui l'espérance ;
Je le savais, dit-il, jamais la Providence
N'abandonna ses enfants ;

Aux petits oiseaux elle offre la pâture,

Et je vois à travers cette mince clôture
Briller des fruits succulents ;
Ma foi, sautons.... pan, pan.... aie, aie !
Qui tire ainsi de cette haie ?

— C'est moi, Jasmin, la fleur des jardiniers,
Qui garde les pruniers
Que j'ai plantés, que j'ai vus naître,
Et dont, pardieu, je suis le maître ;
Allons, mon beau muguet, suis-moi
Devant le procureur du roi,
Qui t'enverra, maraudeur émérite,
Méditer au fond des cachots
Sur le respect de la limite
Et la sainteté de l'enclos.

— Plutôt la mort que l'infamie,
Tuez-moi, je vous en supplie,
Ou dans le fleuve du Léthé
Je vais tenter d'une autre vie !
— Tu n'en as plus la liberté !...

MORALITÉ.

Ainsi votre trilogie
Citoyens républicains,
N'est qu'une cacologie,
Que vos sabres africains
Ne rendent pas plus claire...
Egalité, dans la misère ;
Liberté de mourir de faim ;
Et, pour couronner l'affaire,
Fraternité de Caïn !

LA FRATERNITÉ.

Deux jumeaux s'aimaient d'amour tendre,
L'un pour l'autre à mourir tout prêts, à les entendre.

Sur un vaisseau royal ils montent, mais, hélas !
D'un horrible naufrage
Le royal ne les sauva pas.
Tous deux, pleins de courage,
S'élançant à la nage,
Comme un brave marche au trépas,
L'un chargé d'or et l'autre sans bagage.

— A moi, dit celui-ci, ce morceau d'aviron ;
A moi cet affût de canon.
Avec de l'eau jusques au buste,
Je me sens assez robuste
Pour gagner le port.
Mais mon cher frère, hélas ! il sera mort,
Englouti sous quelque lame :
Que Dieu veuille avoir son âme !

— Ami ! s'écrie une voix
Aux abois :
Me voici ; vite une place
Près de toi ; l'or me pèse et je me lasse.
Vois-tu cet affreux requin ?
Oh ! pour Dieu, tends-moi la main !

— Un requin, c'est une autre affaire !
Dit l'autre, en attrapant la bourse de son frère,
Quand il t'aura dévoré,
Moi, j'en serai délivré
Et pourrai joindre la rive.
Eloigne-toi, vogue en dérive,
Ou d'un coup de cet aviron
Je t'assomme, dit-il avec un gros juron.

MORALITÉ.

Je crois, en bonne conscience,
Malgré tout ce qu'on nous en dit,

Que la *fraternité* finit
Où l'intérêt privé commence.

En résumé, quelle que soit l'opinion politique que l'on professe, il est incontestable que si ces trois fables se trouvaient en manière de codicille à la fin d'un testament de La Fontaine, on n'en contesterait pas trop l'origine. A part quelques rimes douteuses, ces fables sont d'un spiritualisme et d'un *brio* charmants.

N'avais-je pas raison de vous dire que Jobard était philosophe et moraliste ?

Avant d'entrer dans la série des inventions, il nous reste à examiner la partie sérieuse et réellement substantielle des œuvres du directeur du Musée de l'industrie belge.

VII

SOMMAIRE : — Les livres et les brochures de Jobard, leur caractère économique et industriel : — Le projet de loi en 7 articles ; — Un dialogue à propos des tables parlantes ; — Jobard se lance dans le *spiritualisme* ; — Une réponse du baron de Humboldt ; — Lettre du directeur du musée de l'industrie belge au directeur de la *Revue spiritualiste*, à Paris.

Nous avons vu ce qu'était Jobard journaliste, moraliste et fabuliste ; il nous reste à le connaître comme écrivain économiste. C'est le côté sérieux de sa carrière littéraire. Mais où il brille

surtout, c'est comme écrivain vulgarisateur. Il n'a pas la monotonie d'un savant gourmé et toujours comprimé dans sa cravate blanche, il est professeur instruit, aimable, attachant, et il vous initie aux mystères de la science la plus ardue sans vous causer d'ennuis. Il est le Babinet de l'industrie. Je ne sais rien de plus instructif et de plus amusant que son *Histoire d'une bulle de gaz* et de la formation de la houille ; c'est digne, a écrit Victor Masson, dans le journal *l'Ingénieur*, de l'une des plus belles pages de *l'Ornithologie passionnelle* de Toussenel.

Jetons d'abord un coup d'œil sur les ouvrages publiés par Jobard depuis 1833 ; nous verrons ensuite quel est le caractère dominant de leur ensemble.

Cette seconde série s'ouvre par un *Voyage industriel en Angleterre*, (1833) ; — *L'industrie française avant 1792* (1834) ; — *Rapport officiel sur l'exposition de Paris en 1839* ; — *Création de la propriété intellectuelle* (1843) ; — *Voyage industriel en Prusse, en Saxe et en Bavière* (1844) ; — *Nouvelle économie sociale*, 1 vol. (1844) ; — *Le Monautopole*, code complémentaire, 1 vol. (1845) ; — *Rapport sur l'appareil Warocqué* ; — *Des dessins, tissus et modèles de fabrique* (1845) ; — *La marque ou la mort !* (1845.) Sur le titre de cette brochure de 60 pages, il est écrit : « Les journalistes sont priés de ne rien dire de cet écrit scanda-

leux, pour ne pas éveiller l'attention des hommes d'Etat. » La brochure porte aussi pour épigraphe : « Un écrit clandestin n'est pas d'un honnête homme ! — L'auteur. » — *Comment la Belgique peut devenir industrielle* (1846) ; — *Lettre à M. Wolowski sur la propriété intellectuelle* ; — *Voyage industriel en Suisse, en Alsace et en Lombardie* ; — *Constitution d'une noblesse industrielle* ; — *De la marque obligatoire* ; — *L'automonergon* (travail pour soi seul) ; — *La force, le capital et le droit* (1847) ; — *Economie politique du bonhomme Richard* ; — *Moyen d'augmenter indéfiniment le nombre des propriétaires* ; — *Allez en Californie !* (dialogue) ; — *La propriété doublée par le monautopole* ; — *Victoire et conquête de la houillère de Strepy-Braquegnies* ; — *Du liège et de la fabrication des bouchons à la mécanique* ; — *Dialogue entre un capitaliste et un économiste* ; — *La libre concurrence cause de la diminution du travail et de l'altération des produits* ; — *De la mémoire des yeux, appliquée à l'enseignement du dessin* (1840). Cette brochure, qui est signée Jobard, *lithographe*, est bien antérieure à la *mémoire pittoresque* de Boisbaudran. — Les brevets considérés comme moyen d'introduire des industries nouvelles dans les Flandres ; — *Différence du monopole alimentaire et du monopole industriel* ; — *Les paralipomènes, ou solution de la crise sociale* ; — Le

club des travailleurs ; — La tour de Babel économiste ; — Nécessité de l'instruction professionnelle ; — De la difficulté de faire adopter les nouvelles inventions (1849) ; — Influence des inventeurs sur la civilisation ; — La France sous le monopole ; — Influence de la *marque* sur la moralité publique ; — Effets désastreux des brevets conditionnels, (1850) ; — Différence entre la concurrence industrielle et commerciale ; — Nécessité de l'estampille sur les toiles de Flandre ; — Comment s'introduit une industrie ; — L'*organon* de la propriété intellectuelle, 1 vol. (1851) ; — Mémoire sur les machines horizontales ; — Le timbre-marque et le timbre-garantie (1852) ; — De la nécessité d'un code industriel (1853) ; — Histoire d'une bulle de gaz, cosmogénie amusante (1857) ; — Mémoire sur la *presbymyopie*, présenté à l'Académie des sciences ; — Des brevets de priorité (1859) ; — Le grand capharnaüm, ou revue des bévues économiques, politiques et sociales, petit in-18 (1860) ; — Les inventions nouvelles aux expositions universelles, 2 vol. in-8° (1860) ; — Mémoire sur l'économie du combustible, présenté à l'Académie des sciences (1860) : — Lettre à M. Proudhon sur la propriété intellectuelle ; — Lettre à M. Pouchet sur l'hétérogénie ; — 50° et dernière brochure de M. Jobard sur le projet de loi Boutarel.

A part les quelques volumes indiqués dans

cette nomenclature, la plupart des ouvrages publiés par le directeur du musée de l'industrie belge sont des brochures, et ces brochures sont toutes consacrées à la défense de la propriété des œuvres de l'intelligence. C'a été là le but constant des efforts de toute sa vie. Depuis trente ans il n'a cessé de guerroyer pour cette idée si simple et si rationnelle :

« *A chacun la propriété et la responsabilité de ses œuvres !* »

Il a combattu dans la presse, dans ses livres, dans les assemblées, dans les banquets, dans ses correspondances particulières, partout où il a pu trouver un élément de publicité quelconque. Il a provoqué des meetings, il a créé des journaux, fondé des associations, et c'est de là qu'est sorti, épuré par une discussion de plusieurs mois, ce fameux projet de loi en 7 articles qui sera certainement, dans l'avenir, le code des inventeurs. Ce projet fait disparaître tous les abus et toutes les monstruosité de la loi du 5 juillet 1844,

Il assimile l'œuvre intellectuelle, quelle qu'elle soit, à la propriété foncière ; il la soumet à l'expropriation publique comme une terre, comme une maison ; il la délivre des *taxes* qui étaient une entrave et un impôt vexatoire ; il remplace toutes les formalités bureaucratiques interminables des brevets par une simple insertion dans un *Moniteur spécial*, qui, tout en constatant l'invention, affirme en même temps le droit de

priorité et de propriété ; en un mot, il ferme la porte à tous les procès en déchéance et en nullité, en supprimant toutes les causes qui les faisaient naître.

En cela, Jobard est d'accord avec les meilleurs économistes, et le grave journal des *Débats* lui-même, qui n'ouvre la bouche que dans les occasions solennelles, n'a pas craint de formuler ainsi son opinion : « Ce projet est le plus court, le plus complet et le plus libéral qui nous soit passé sous les yeux. » Malheureusement, en Belgique comme en France, la bureaucratie est très-puissante, très-routinière, et elle écoute rarement les conseils qu'on lui donne, bien qu'elle ait l'air de les solliciter.

Jobard se console de toutes ces petites misères humaines, d'abord par la conscience d'avoir été utile à son pays, ensuite par les ovations et des félicitations qu'il reçoit à l'étranger, enfin par ses relations avec les hommes les plus distingués de l'Europe.

Chaque fois que l'illustre baron de Humboldt traversait Bruxelles pour aller à Paris, l'ambassadeur de Prusse tenait à honneur de lui donner à dîner et lui demandait toujours de vouloir bien désigner ses connaissances. Invariablement l'auteur du *Cosmos* répondait : « D'abord, mon ami Jobard, le savant Quetelet, et ensuite, qui vous voudrez, ministres ou autres. »

Après un de ces dîners, le baron de Humboldt

le prit à part dans un coin et lui dit à brûle-pour-point :

— On prétend que vous croyez maintenant aux tables parlantes ?

Jobard lui répondit stoïquement par ce distique :

Il est vrai que les bois sont égaux *en essence* ;
C'est ce qu'on en extrait qui fait la différence.

— J'avoue, réplique de Humboldt en souriant, que je n'ai pas une grande confiance dans l'intelligence du bois mort ; j'ai vu peu de chose, et ce que j'ai vu n'a pas suffi pour me convaincre. Je crains bien de mourir dans l'impénitence finale.

— Eh bien ! moi qui suis une charrue, qui crois en Dieu, je crois aux esprits.

Jobard, en effet, s'est lancé dans le spiritualisme avec frénésie, et je l'ai vu des soirées entières converser avec les esprits. — Il a cherché à convertir de Humboldt en lui envoyant le résultat certifié d'expériences incroyables, bien faites pour tourner la tête à un savant ; mais le vieux patriarche berlinois lui répondit la lettre très-courtoise, très-spirituelle, mais très-peu spiritualiste que voici :

« Berlin, 2 avril 1856.

« Vous m'écrivez, mon respectable ami, comme tou-

jours, une lettre spirituelle et des plus aimables ; mais ce n'est pas moi qui suis en état de répondre sur la simple possibilité de différents genres d'électricité *minérale, végétale, animale, cérébrale*, douce ou non de libre arbitre.

« J'ai toujours la *faiblesse* d'avoir une sainte horreur de la *spiritualisation du bois de sapin* et du mysticisme des psychographes.

« Vous augmentez ma frayeur par le fantôme de cet *être de raison éphémère* pourvu d'intelligence par l'effet de la concentration des pensées rayonnant du cerveau des personnes qui entourent l'instrument. Vous savez que Geoffroy de Saint-Hilaire disait avoir *sué* en Egypte de l'*oxyde de pensées*.

« Vous direz, mon cher directeur, que mon incrédulité est un simple effet de ma paresse ; je me sou mets volontiers à ce blâme ; mais, persuadé que le regret que j'éprouverais de vous croire engagé dans cette route ténébreuse ne diminuera pas l'amitié que vous m'avez vouée depuis si longtemps, je compte sur votre indulgence.

A. DE HUMBOLDT. »

Jobard n'en a pas moins continué ses relations avec les esprits et, il n'y a pas trois mois (25 février 1861), il écrivait à M. Piérart, directeur de la *Revue spiritualiste*, à Paris, une lettre où l'on trouve le passage suivant :

« La Belgique n'est pas riche en *médiu ms* ; le rationalisme y domine en plein depuis que Paris s'en dégoûte ; il en est de cela comme des modes, il y a du retard beaucoup et de l'initiative fort peu.

Nicolas Benardaki nous a pourtant laissé un *medium*

de première qualité en partant pour la Russie, qu'il va convertir au spiritualisme comme l'avait fait au Christianisme son homonyme, patron de la Moscovie.

« Si j'avais le temps de vous transcrire les magnifiques dictées de Tertullien sur Dieu, l'homme, les esprits et le mécanisme des mondes, vous ne douteriez pas de l'identité du personnage qui nous a fait retrouver à la bibliothèque un de ses livres sur le spiritualisme, composé en l'an 202, en nous apprenant qu'il commence par *Deus omnipotens* et finit par *resurrectionem*.

« Depuis longtemps les gens qui ne croient pas à la réincarnation cherchent en vain à expliquer l'apparition de ces hommes doués de qualités transcendantes phénoménales, bien que stupides sur toutes les autres branches du savoir humain.

« Les théologiens philosophes ont mis cela sur le compte des idées innées, sans plus d'explications ; je me souviens des leçons de philosophie que nous donnait un bon jésuite du lycée de Dijon sur ce sujet. Voici la phrase qui m'a dégoûté de son enseignement et qui m'a poussé hors de son école :

Triplex est idearum fons : idea innata, idea simplex, idea complex, etc.

Voilà pourquoi votre fille est muette.

« Je viens de m'adresser à un meilleur maître pour savoir d'où provenaient les idées, les facultés, les connaissances, les aptitudes de certains calculateurs ou artistes transcendants qui étonnent le monde comme des météores. Voici comment il entre en matière. Admirez !

« Toutes les eaux n'ont qu'une même origine : elles vont se répandant sur les diverses parties du globe, en « fécondant plus ou moins tel ou tel point, selon le « parti qu'on a su en tirer.

« Les courants peuvent être détournés de leur lit ;
« mais le terrain arrosé n'en continue pas moins pen-
« dant longtemps encore à produire de bons fruits.

« Ainsi, l'esprit de l'homme, cultivé pendant une
« période d'incarnations, continue dans une réincarna-
« tion subséquente, à jouir des qualités qu'il a dévelop-
« pées.

« Tous ces hommes que vous regardez comme des
« phénomènes ne sont que des esprits de savants qui,
« réincarnés pour leur punition, ont gardé comme
« un reflet de leurs vies passées, bien qu'enfermés dans
« un corps animé d'un esprit qui semblait inférieur,
« parce qu'il n'avait pas reçu le développement néces-
« saire pour conserver les images.

« Voilà ce que sont les esprits qui vous étonnent par
« certaines aptitudes ; le grand calculateur irlandais
« *Burn* est de ce nombre, il est la réincarnation d'un
« savant breton. » *Henri Mondeux* était le produit d'une
succession de savants chinois réincarnés à cause de
leur orgueil, mais qui ont conservé comme un souvenir
de leur ancienne existence.

« Ils étaient deux qui se sont succédés d'âge en âge,
et c'est comme punition qu'ils furent réincarnés dans un
individu doué d'une âme simple, mais ce sont des cas
fort rares ; ils ne reparaitront plus, leur temps d'épreuve
est fini (1). *MANGIAMELE*. Tout homme doué d'une fa-
culté exceptionnelle ne la possède que par réminiscence
d'une existence antérieure, où cette faculté s'était gran-
dement développée. *Vito Mangiamele* en est un exem-
ple, il venait d'un astrologue hollandais réincarné en
lui ; vous le reverrez encore.

(1) Nous avons actuellement à Paris, un nouveau *Henri Mondeux*. Il va venir, aussi longtemps que le désireront les amateurs, expérimenter dans le salon de la *Revue spiritua-*
liste.

« Voilà, mon cher collègue, des explications qui, si
elles ne sont pas exactes, sont au moins plus satisfaisan-
tes et plus logiques pour expliquer les idées innées
que tous les tours de force de nos gymnasiarques de
plume.

« Je dirai comme *Louis Jourdan*, ces choses satisfont
ma conscience, je ne veux pas d'autre *criterium* de la
vérité. Toute l'éloquence des rationalistes tombe devant
cette épreuve intime. »

Jobard va plus loin : il prétend que la plu-
part de ses meilleures inventions et de ses meil-
leures épigrammes lui ont été soufflées par les
esprits. C'est ce qui nous reste à examiner, non-
seulement au point de vue de la quantité, mais
aussi de la qualité.

VIII

SOMMAIRE : — Dialogue entre un ministre belge et un
journaliste français ; — Quelques inventions de *Jobard* ;
— Histoire du gaz à l'eau et d'une communication au
jury ; — *Selligie* devient fou et sa croix passe à la
boutonnière de *Jobard*. — Vingt autres inventions.

Il y quelques années, plusieurs voyageurs de
distinction se trouvaient réunis dans un wagon
du chemin de fer du Nord, se dirigeant vers Pa-
ris. L'un deux était un ministre belge aujour-
d'hui au pouvoir, l'autre un journaliste français.
On causait inventeurs, inventions et le ministre
émettait cette idée qu'un inventeur ne peut faire

dans sa vie qu'une seule création importante. « Voyez Watt, voyez Arkwright, voyez Daguerre, disait-il. »

Lubis, ancien rédacteur en chef de l'*Union*, qui se trouvait là, fit observer à Son Excellence que précisément les hommes dont elle parlait en avaient fait un grand nombre de très-bonnes, très-utiles, très-variées, mais qu'ils n'avaient pu en faire accepter qu'une seule. Il ajouta que, dans tous les cas, cette opinion ne pouvait pas plus être soutenue que si l'on prétendait qu'un auteur ne peut faire qu'un livre, un peintre qu'un tableau, un musicien qu'un opéra.

Le ministre n'insista pas et, devant la logique de ce raisonnement, il comprit, en homme d'esprit, qu'il n'y avait rien à dire. Lubis avait cent fois raison. Quand on a fait une découverte, on peut en faire dix, vingt, trente; seulement elles sont plus ou moins heureuses, plus ou moins discutables, comme toutes les œuvres de l'esprit humain.

Quoi qu'en dise Jobard, ses meilleures inventions ne lui ont pas été dictées par les esprits, mais bien par son esprit chercheur et investigateur, car les premières remontent à une époque où certes il ne s'occupait pas de spiritualisme. Jobard n'a été en relations suivies par les gnomes et les farfadets des tables parlantes qu'en 1849-50; et déjà, quand il était lithographe du roi, on lui devait la gravure sur pierre

au diamant avec la dégradation des ciels par le plomb de chasse; la *diagraphie sur taffetas ciré*, au moyen de laquelle il a reproduit l'œuvre entier de Flaxman, le statuaire anglais; enfin les recueils du temps et les traités spéciaux sont pleins de recettes d'inventions et d'améliorations de toutes sortes sur la matière. Voici comment s'exprime Jobard lui-même dans une lettre adressée tout récemment au journal *la Propriété industrielle* à propos de ces inventions :

« C'est à moi le compas à une seule pointe, pour tracer sur la pierre des cercles infiniment petits, présenté en 1829 à la Société d'encouragement; c'est à moi le compas à tracer des volutes et la méthode de graduer les ciels par la surcharge d'un plomb de chasse à chaque ligne tracée au diamant sur la pierre ainsi que la manière noire et l'aquatinte sur pierre, ce qui m'a fait dire par Senefelder que, s'il avait eu un associé comme moi, il aurait fait faire bien d'autres progrès à son art. C'est après avoir vu la gravure de l'île d'Elbe et de l'île de Corse par mes procédés, que le directeur du dépôt de la guerre, le général Pelet, m'a prié de transporter mes ateliers à Paris, en m'offrant un local gratuit et les travaux du dépôt de la guerre. C'est également après avoir vu mes travaux que le Pape m'a offert en 1828 un *palazzino*, si je voulais transporter mes ateliers à Rome. C'est à la même époque que le roi Guillaume m'a gratifié du titre de lithographe royal, que je ne demandais pas, et que le célèbre Engelmann est venu me proposer une association avec lui, comme l'a fait M. Vandermaelen, lequel a gagné beaucoup d'argent avec mes procédés et les graveurs que j'avais formés. C'est également

avec mes artistes et imprimeurs embauchés malgré moi, que le ministère de la guerre belge a pu créer une lithographie, en dépeuplant et ruinant la mienne en 1830. »

Nous ne parlerons pas de l'importation ou plutôt de la réinvention du sondage à la corde pour le forage des puits artésiens, dit *procédé chinois* ; nous dirons seulement, que lorsque le grand Cuvier lut à l'Académie une note sur les expériences faites à Mariembourg par Jobard, toutes les oreilles se dressèrent. Aujourd'hui cette méthode commence seulement à se propager, et beaucoup de fabriques de Reims ont obtenu de l'eau par ce moyen reconnu très-avantageux par MM. Mullet et le baron de Sello qui l'a copié.

La révélation du *gaz à l'eau*, qui est une des plus belles inventions de Jobard, ne lui a certainement pas été faite par les esprits ; d'abord parce qu'elle date de 1832, ensuite parce qu'il l'a écrit lui-même quelque part (*Voir les Inventions nouvelles*, t. 1^{er}, p. 252).

A l'exposition industrielle de 1839, un jury composé des plus beaux noms scientifiques de France, — MM. Thénard, Payen, Dumas, Darcet, Brogniart, Gay-Lussac, — étaient réunis en commission pour juger les meilleures inventions et ils avaient reconnu digne de la plus haute distinction la découverte du *gaz à l'eau*, lorsqu'ils reçurent une communication du baron Séguier. La probité de ce savant, qui connaissait la

découverte et son origine, s'était révoltée en apprenant que l'on allait décerner au frêlon une récompense qui appartenait à l'abeille. Il avertit donc la commission que sa religion avait été trompée et que l'inventeur *réel* n'était point M. Selligue, sur lequel elle allait reporter toutes ses faveurs. Devant une telle affirmation, le docteur aréopage suspendit son jugement et fit assigner l'inventeur d'avoir à comparoir à sa barre, pour donner des explications.

L'auteur se présente et se reconnaît le vrai coupable.

— Le premier venu pourrait en dire autant, reprit le président Thénard, il nous faut d'autres preuves.

Ces preuves, Jobard les avait en poche ; mais en les exhibant il perdait toutes ses espérances de fortune et ruinait d'un seul coup la société *Selligue Jobard et Cie*, enregistrée dans la *Gazette des Tribunaux* du 16 avril 1834. Force fut cependant de s'exécuter ; Jobard remit un paquet à la commission. Mais laissons-le parler :

« M. Thénard déroula le paquet et le passa à M. Payen, qui compara notre brevet belge antérieur au brevet Selligue, en faisant observer qu'ils étaient tous deux la copie l'un de l'autre et de la même écriture. C'était la nôtre, hélas ! Il n'y avait plus moyen de tergiverser. Le sacrifice une fois consommé, nous livrâmes au jury le petit reçu suivant, que nous nous étions fait donner par le juif genevois, avant de lui livrer notre secret.

« Je reconnais que le brevet demandé en mon nom le 13 mars 1834, pour un nouvel éclairage au gaz inventé par M. Jobard, est la propriété de ce dernier, et qu'il sera libre d'en disposer après son obtention en France, laissant à sa volonté la part de bénéfices ou d'intérêt qu'il croira devoir m'accorder dans cette opération. — Signé: SELLIGUE.

« Paris, le 13 mars 1834. »

Il résulta de cette communication que Selligüe perdit sa grande médaille et un peu plus tard la tête, — puis il mourut de dépit — et la croix de la Légion d'honneur passa de sa boutonnière à celle du véritable inventeur. Jobard n'a jamais tiré parti de cette découverte, mais Selligüe avait eu l'adresse de vendre le brevet 100,000 fr. à M. Brunton; puis au marquis de Valmarino, à Londres; puis enfin à un banquier de Vienne, qui plus tard fit proposer à Jobard de racheter sa propre invention moyennant 60,000 francs! Il ne faut pas oublier que Dijon, les Batignolles, St-Vallier, Anvers ont été éclairés par le gaz à l'eau jusqu'à ce que la Compagnie continentale soit venue étouffer son rival au berceau. « Mais ce n'est qu'un temps d'arrêt, — nous écrit le directeur du Musée de l'industrie belge, — je viens de perfectionner la découverte au point que chaque particulier pourra s'éclairer non-seulement pour rien, mais encore avec un bénéfice notable, de-

puis que M. Sainte-Claire-Deville a trouvé l'emploi du sulfate de zinc qu'il convertit en oxyde pour la peinture et dont il tire l'oxygène à un bon marché fabuleux. Par mon nouvel appareil, breveté en Angleterre et en France au nom du célèbre peintre *Gudin* et d'Emile *Martin*, la machine Lenoir est sauvée et donnera de la force, comme de la lumière, comme du calorique à bon marché. »

Pendant que nous en sommes à la question de l'éclairage, une de celles que Jobard a le plus étudiées dans sa vie, n'oublions pas son *disque de mica*, qui, placé sur les cheminées des appareils à gaz, procure une économie de 20 à 25 0/10 en diminuant la rapidité du courant et en doublant le volume de la flamme. N'oublions pas ses *verres et fumivores présumés* destinés à éviter les cassures si fréquentes dans les brusques changements de température. Une fabrique avait été montée par la Cie Beudot à Paris, mais le gérant s'est enfui en laissant 275,000 francs d'actions improductives entre les mains de l'inventeur. N'oublions pas le *bec carburateur* ou *saturateur*, qui permet de mélanger l'air au gaz avant la combustion. M. Jobard avait pensé, avec raison, que, l'oxygène se trouvant en contact molécule à molécule avec l'hydrogène, la combustion serait plus complète; aussi ce nouveau bec réalise-t-il 35 0/10 d'économie sur le gaz de houille et 75 0/10 sur le gaz portatif de *Boghead*,

fabriqué à l'usine de Charonne. N'oublions pas surtout la plus populaire de ses inventions, la lampe Jobard, dite aussi *la lampe du pauvre*, qui est un petit chef-d'œuvre d'invention appliqué à l'économie domestique. La lampe du pauvre ne consomme que 3 grammes d'huile par heure et donne, avec un abat-jour, une lumière utile, égale à deux chandelles; elle garde une même clarté durant toute une nuit sans être mouchée; elle est sans odeur ni fumée. Insensible aux grands vents et à la pluie, elle est à la fois lanterne de sûreté et de voyage. bougeoir et veilleuse. Quand on veut dormir ou sortir, tout en conservant de la lumière, il suffit de poser une pièce de monnaie sur la cheminée pour réduire la lumière au minimum de consommation, un centime par nuit. Elle reprend toute sa puissance en enlevant l'obturateur. Il n'était guère possible de rassembler plus de conditions utiles dans un plus petit meuble. La forme du bec a été si bien étudiée, qu'il ne peut fumer que quand on veut le faire exprès, en tirant trop la mèche, ou en employant la plus mauvaise huile.

Cette lampe, si simple en apparence, lui a coûté dix années de tâtonnements et d'essais, plus 35,000 francs en fabrication et combinaison d'appareils divers; mais aussi il est parvenu à réduire le prix de sa lampe à un bon marché fabuleux (6 fr. la douzaine ou 75 centimes la pièce), et une seule maison d'Angleterre, les frères

Griffiths, de Birmingham, sont à même d'en livrer cent grosses par semaine.

Passons rapidement sur ses *frondes hydrauliques*; ses *pompes sans pistons*, ni soupapes, ni réservoirs d'air pour élever et lancer l'eau à jets continus; ses *pompes sans bois ni métal*, fonctionnant par pression et pouvant facilement arroser un jardin; sur une sorte de guimbarde produisant des sons analogues à ceux de la voix humaine, ou bien imitant, quand elle est armée d'un pavillon en cuivre, le son lointain d'une grosse cloche en branle ou d'un tuyau d'orgue de 10 mètres.

Passons vite encore sur *la plume intarissable* portant son encre dans une ampoule en caoutchouc tenue dans le creux de la main; sur un *porte-cigare* lavant sa fumée dans une pareille ampoule; sur sa *presse elliptique* à pressions successives, qui a donné naissance à la presse à volute américaine. N'oublions pas de dire, toutefois, que cette dernière invention a été médaillée d'argent à l'exposition de Bruxelles en 1830.

Parlerai-je de son *fusil à 14 coups*, breveté en 1826, bien avant que le colonel Colt eût songé à son revolver? — De son *logophore*, qu'il a essayé tout dernièrement de ressusciter au profit des chemins de fer en marche, pour la transmission des réclamations des voyageurs en péril? Un arrêté du roi Guillaume I^{er} l'au-

torisait, dès 1827, à l'établir sur les bords des grandes routes; ce qui n'était, à vrai dire, qu'un précurseur du télégraphe électrique. — De ses *vitreaux en gélatine colorée*, qui ont fait tant de bruit dans un temps, entre les mains de son ami Bernardet de Lucenay? — De ses *sôupapes naturelles en caoutchouc*, invention présentée à l'Académie des sciences, le 21 mai 1855, par M. le baron Séguier?

Vous entretiendrai-je de sa *grenade de sauvetage*, portée sur un piquet, pouvant servir d'arme de guerre dans les tranchées et de pivot de tente-abri? — De son *télégraphe hydraulique*, marquant les lettres à toute distance et ayant fonctionné en Angleterre sur un espace de plusieurs milles? — De sa *poste atmosphérique*, que l'on fait revivre aujourd'hui, mais dont la première idée a été publiée en 1829? J'ai là sous les yeux la lettre autographe d'un représentant belge qui déclare, avoir palpé de ses mains, il y a 20 ans, tous les appareils dans le cabinet de M. Jobard, où tombent en poussière des inventions qu'on nous donne comme nouvelles et qui sont enterrées là sous 50,000 francs de brevets pris en pure perte, grâce au code stupide qui régit les droits de propriété des inventeurs.

Vous parlerai-je de son *Chemin de fer électro-pneumatique*? — De son *soleil de nuit*? — De ses *omnibus sous-marins*? — De ses *bateaux-*

voitures? — De sa *force emmagasinée*? — De son *cuirassier-marin*? — De ses *fusées nageantes ou courantes*, les unes destinées à surprendre un camp ennemi, les autres à traverser la Manche en 10 minutes? — De sa *ville de béton*, en fer et en verre, sans pluie, sans crotte, sans neige, avec un printemps perpétuel et une cheminée qui fumerait pour tout le monde?

Mais ici je m'arrête; nous touchons un peu au *spiritualisme*, et il me faudrait un chapitre tout entier pour écrire ce que je pense et que j'intitulerais volontiers : *Du merveilleux dans les inventions de M. Jobard*. Je n'abuserai, pas de la patience de mes lecteurs, qui doivent être tous aujourd'hui des amis ou de vieilles connaissances pour le directeur du Musée de l'industrie belge. Tout ce que je peux dire, c'est que s'il y a de l'imprévu dans ses conceptions gigantesques, il n'y a pas autant de fantastique qu'on veut bien le dire. Jobard a la double vue de l'avenir. Ses cheveux et sa barbe ont blanchi sous le poids de ses idées; mais son esprit et son cœur restent toujours jeunes. Dans quelques-unes de ses inventions, il dépasse son siècle : voilà pourquoi il n'est pas toujours compris de ses contemporains. C'est pour cela aussi que les *inventicides* lui ont jeté des pierres; mais il les a ramassées stoïquement pour s'en faire un piédestal, sur lequel il est aujourd'hui monté. Le grand Humboldt, son ami, l'encourageait, l'invitait à imiter son

exemple et à continuer de cultiver les sciences avec cette indépendance « sans laquelle il n'y a pas de progrès possible. » C'est ce qu'il a fait avec courage, avec résolution, avec passion. Jobard a été un forger d'idées sans égal. « N'est-ce pas que le travail c'est la vie ? » nous écrivait-il encore hier. Oui, mon ami, c'est plus encore, car c'est la victoire, et la victoire c'est l'immortalité !..

J.-A. LUTHEREAU,

Rédacteur en chef du journal *la Célébrité*.

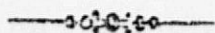


TABLE DES MATIÈRES.

I.

SOMMAIRE. — Les noms prédestinés et les noms malheureux; — Une repartie de l'avocat Senart en pleine audience; — Les noms vulgaires et les pseudonymes; — Une dissertation philologique; — Généalogie de Jobard, racontée par lui-même. Pages 5 à 9.

II.

SOMMAIRE. — La Révolution de 1789, les abbés et les religieuses en dehors du *parloir*; — Naissance de Jobard, en 1792, grâce à ce bon M. de Robespierre; — Chez le magister du village; — Où il est question du *latinoir* de Langres, de l'athée Valferdin, du cardinal Morlot, et du maréchal Vaillant; — L'école polytechnique; — départ pour Groningue. Pages 9 à 12.

III

SOMMAIRE. — Ce que fit Jobard à Groningue; — En 1813 il sauve la tête et la caisse du gros des fuyards, pourchassés par Bulow; — il arrive sans chapeau à Anvers et il est nommé par Carnot conducteur des travaux de la marine à Helvoetsluys; — D'Anvers à Lille; — La défense de Langres et les 30,000 hommes de Colloredo; — Son retour en Hollande sur la demande du gouvernement des Pays-Bas; — Le roi Guillaume lui accorde l'*indigénat* et on l'envoie continuer ses opérations cadastrales à Maestricht; — Sa démission. Pages 12 à 17.

IV.

SOMMAIRE. — Introduction de la lithographie en Belgique; — Le secret d'Aloys; — Une *dalle* du cabinet Dekain; — Essais chez le duc d'Arenberg; — Le *genièvre* et le *faro* tuent la lithographie; — Arrivée de M. de la Tour du Pin, de M. et de Mme Duval de Mercourt; — M. Duval est nommé lithographe en titre de S. M. le roi des Pays-Bas; — On le place aux *Minimes*, où il ne fait rien de bon; — Les armoiries de M. le baron de la Tour du Pin; — Perquisition de la police pour retrouver le jeune homme qui les avait dessinées; — Résultat de cette perquisition; — une place de 1,200 fr.; — On vend l'imprimerie et le dessinateur à Weyssenbruch; — Une *lettre* de change de 56,000 fr.; — Jobard devient chef d'atelier. Prges 17 à 24.

V.

SOMMAIRE. — La contrefaçon avant la loi de 1852; — Dix-sept fois chevalier; — *Le Courrier des Pays-Bas* et la *Revue des revues*; — Création du Musée de l'Industrie; — On met une sourdine à l'idée; — *Le Bulletin de l'industrie belge* et le comité de censure; — Un porte-crayon d'or et un billet de Ferdinand-Philippé d'Orléans; — On refuse Jobard comme commissaire belge à l'exposition universelle de 1855, mais en revanche il est nommé président de quatre sections à Dijon; — Officier de la Légion d'honneur; — On lui supprime son logement et ses frais de correspondance; — Le pourquoi de ces petites misères; — La tournure d'esprit de Jobard. Pages 24 à 29.

VI

SOMMAIRE. — Caractère de Jobard journaliste; — Nomenclature de quelques-uns de ses articles dans cette première période; — Deux anecdotes et un quatrain; — Un journal *quotidien* à six francs par an; — Pourquoi le directeur du Musée de l'industrie belge, n'est pas de l'Académie; — Jobard fabuliste; — Trois de ses apologues. Pages 29 à 41.

VII

SOMMAIRE: — Les livres et les brochures de Jobard, leur caractère économique et industriel: — Le projet de loi en 7 articles; — Un dialogue à propos des tables parlantes; — Jobard se lance dans le *spiritualisme*; — Une réponse du baron de Humboldt; — Lettre du directeur du musée de l'industrie belge au directeur de la *Revue spiritualiste*, à Paris. Pages 41 à 51.

VIII.

SOMMAIRE. — Dialogue entre un ministre belge et un journaliste français; — Quelques inventions de Jobard; — Histoire du gaz à l'eau et d'une communication au jury; — Selligie devient fou et sa croix passe à la bou-tonnière de Jobard; — Vingt autres inventions. P. 51 à 62.